

YVES PAGÈS *

L'édition vue du ciel

Cartographie de quelques mutations en cours

« Les anneaux d'un serpent sont encore plus compliqués que les trous d'une taupinière. »

G. Deleuze

« Un regard neuf à travers de vieux trous. »

G. C. Lichtenberg

À Bernard Wallet

Avant-goût contre l'amertume

En 1997 naissent les éditions Verticales, financées par le groupe suisse Slatkine et dirigées en toute autonomie par Bernard Wallet qui avait publié mon premier roman en 1989 chez Denoël et qui tenait à publier mon quatrième roman dans

* Yves Pagès, écrivain, essayiste, fait partie, depuis 1998, de l'équipe éditoriale des Éditions Verticales.

sa nouvelle maison. Évidence de la fidélité à un interlocuteur littéraire et grand passeur de mémoire qui allait me proposer un an plus tard de venir l'épauler dans son travail en solitaire. Fin 1999, notre argentier helvète, lassé du peu de retour sur investissement de notre catalogue trop confidentiel, menace de saborder sa filiale. *In extremis*, Bernard Wallet parvient à susciter un rachat de Verticales (marque, contrats d'auteurs et stocks) par Le Seuil, qui était déjà notre diffuseur-distributeur. Un an plus tard, une précieuse collaboratrice, Jeanne Guyon, nous rejoint. S'ensuivent quatre années d'aventure éditoriale sans tache, la direction de notre maison mère se montrant avare de compliments comme de critiques, préférant battre le chaud et le froid du solde budgétaire une fois l'an, sans qu'aucune sanction ne vienne jamais trancher dans le vif les choix de notre politique d'auteurs, ces auteurs dont la solidarité sera plus tard décisive. On nous a donc fait confiance, de loin, entre agacement et indifférence, tandis que de vrais liens se tissaient entre notre équipe et les différents services du Seuil, des liens qui ont beaucoup compté, certains qui tissent encore des amitiés. Puis est venue l'heure du rachat et du double langage permanent. Le séisme que devait connaître la vieille maison de la rue Jacob, nous l'avons donc vécu de l'intérieur, avant d'en tirer collectivement nos conclusions en choisissant de demeurer les mêmes ailleurs, en l'occurrence chez Gallimard.

Cette expérience de crise m'a beaucoup appris, en tant qu'auteur mais surtout en tant que jeune éditeur, appris sur le tas sinon parmi des décombres, trop violemment, trop précipitamment. Depuis deux ans, j'ai eu envie et besoin de jeter sur le papier quelques impressions durables, mais à titre personnel

et de façon, disons, télégraphique, sans céder pour autant au grand déballage *ad nominem*. Ici, aucun nom propre à vouer aux gémonies, parce que les focalisations individuelles passent trop souvent à côté d'un constat essentiel, parce que ce qui se joue dans ces mutations économiques et intellectuelles, c'est notre *devenir interchangeable* justement. Alors, clouer au pilori telle ou tel imposteur, bluffeur, gros ego, incompetent notoire, initié délictueux, planqué mondain ou joueur de billard à six bandes, et leur imputer la faillite d'ensemble, ce serait non seulement pure facilité après coup, mais céder à la logique du ressentiment avec, piège ultime, une personnalisation affective des problèmes, qui n'est que le *dérivatif* suicidaire de l'esprit critique, privant tout un chacun de la froide compréhension du cours des choses.

[À ce sujet, parmi les analyses actuelles de la sphère médiatique ou de l'industrie de l'entertainment culturel, celle qui consiste, dans le sillage du polémiste Serge Halimi, à livrer en pâture quelques noms propres, à nominaliser les réseaux, à privatiser la réflexion publique, à mettre au jour des sociétés secrètement omnipuissantes, produit surtout du leurre à la chaîne. À ce jeu-là, on ignore trop la faculté d'improvisation du réel, les logiques multi-antagonistes des centres de décision et les tendances lourdes du marché qui demandent à l'analyste critique un certain effort d'abstraction. Pour antiphraser un sage chinois, disons qu'à force de montrer l'imbécile du doigt, on ne distingue plus que vieilles lunes partout, au risque de manquer les météorites qui, du ciel, menacent de choir sur nos têtes.]

Signes avant-coureurs d'un reniement annoncé

Bien avant que Le Seuil ne soit racheté par La Martinière, je me souviens d'avoir eu comme un doute, le vague soupçon que ça commençait à mal tourner, c'est-à-dire à changer d'orbite, lors de la tristement fameuse pétition pour le prêt payant dans les bibliothèques. Nous étions déjà, en cette fin des années 1990, en pleine concentration sur le champ éditorial, mais aux yeux du P.-D.G. du Seuil et de certains de ses diffusés, c'était bien la bataille essentielle du moment. Fort de l'engagement de sa maison dans le combat historique pour le prix unique du livre, il allait brandir le même étendard, mais à mauvais escient, rééditant l'erreur commise face au « photocopillage », lutte biaisée qui, se trompant d'ennemi, avait conduit à pénaliser l'Éducation nationale et à criminaliser aux yeux de la profession les infortunés amateurs de ce nouveau mode de diffusion de l'écrit. C'était désormais aux bibliothèques de payer, non pour combler le manque à gagner d'un secteur de moins en moins florissant, mais juste pour le principe. Viendrait plus tard, trop tard, le théâtre d'ombres de la lutte contre la pieuvre Hachette-Vivendi, avec ses sombres histoires de conjurés et ses coups de poignard dans le dos.

En quelques mots, insistons sur la chronologie des événements. Prendre pour cible prioritaire les bibliothèques, qu'est-ce que cela signifiait ? En substance, que la production de qualité et la librairie indépendante n'étaient pas tant menacées par la percée spectaculaire des hypermarchés, par les effets de masse de mises en place plus ou moins forcées, par l'uniformisation quantitative de la production aux dépens des petits tirages à long terme ou par l'impossibilité de travailler les fonds de catalogue, mais par la ruineuse gratuité de l'accès public aux ouvrages dans

les bibliothèques. Qu'on se rende compte, en ces lieux de perte populaire : un seul exemplaire par titre acheté pour dix, vingt, trente lecteurs à l'œil, et autant de clients virtuellement perdus. Ne revenons pas sur le non-sens commercial de ce raisonnement, sur la fausse défense des pauvres auteurs archivés dans la durée certes, mais lésés de leur dû immédiat et sur le mépris pour tous ceux qui n'ont pas les moyens de se cultiver au prix fort, attardons-nous plutôt sur l'arrière-plan idéologique de cette position. En stigmatisant le système mutualisé de la lecture pour tous, Le Seuil, éditeur historique de l'humanisme éclairé, éteignait de son propre chef sa lanterne magique et finissait de se trahir par l'adhésion anticipée à la rentabilité à court terme des grands groupes dont il allait pourtant faire mine de contester la logique monopolistique.

Erreur tactique, sûrement pas ; juste l'indice exemplaire, parmi tant d'autres, d'une lente conversion, entamée depuis le milieu des années 1980 – par la dévalorisation en interne de tout ce qui avait fait dans la mémoire collective ses us, coutumes et savoir-faire –, mue qui annonce déjà le formidable jeu de dupes conclu avec les éditions La Martinière. Si l'on pouvait résumer les non-dits des ultimes dirigeants du Seuil, cela donnerait à peu près ça : « Soyons réalistes, notre éthique n'est plus qu'une image de marque détachée de son contenu réel, un logo valorisant, mais vide de sens pratique, un ensemble de valeurs morales, d'équilibre éditorial et de garde-fous commerciaux contredits dans les faits. Vendons ce capital symbolique tant qu'il fait encore illusion et avant que son passéisme contre-productif n'achève de le démonétiser. » Comme quoi, avant d'être racheté, il faut avoir mûri en soi l'état d'esprit d'un vendu.

[On verra, dans la bataille actuelle des majors de l'industrie musicale contre les pirates du téléchargement, un effet de trompe-l'œil de même nature, masquant les effets pervers de leur propre politique d'uniformisation massifiée et de marges exorbitantes derrière la dénonciation démagogique de l'autonomisation des pratiques de diffusion des musiques. Faux procès contre processus innovant, criminalisant les amateurs pour empêcher un vrai débat de fond sur le champ des possibles ouvert par cette révolution des usages.]

Splendeurs et misères du capitalisme familial

Jusqu'en janvier 2004, Le Seuil appartenait pour plus des deux tiers à ses deux familles fondatrices. Certains de leurs descendants y occupaient des postes d'importance, sans en assurer la direction générale, dévolue à une personnalité extérieure cooptée. Les 30 % restants du capital appartenaient à des salariés. Sans entrer dans le détail des transactions, ni se fier à je ne sais quelles rumeurs douteuses, il n'est pas indifférent de saisir, non pas pourquoi La Martinière voulait avaler plus gros que lui, c'est évidemment trop humain, mais pourquoi les vendeurs du Seuil ont choisi de rompre la logique du legs, éliminant ainsi du paysage éditorial l'un des derniers bastions du capitalisme familial, peu après que les Flammarion ont cédé leurs parts au groupe italo-européen Rizzoli.

Coïncidence générationnelle, nombre de salariés-actionnaires approchaient de l'âge de la retraite où s'y trouvaient déjà, tandis que les héritiers commençaient à y songer. Simple désir d'en finir avec une entreprise chiche en dividendes et dont la pérennité en l'état ne permettrait plus d'envisager toucher un jour la rançon du succès des années 1960-1970. C'est la part

maudite de cette cession conçue dans l'urgence et le secret, puis réalisée à une hauteur inespérée. Appelons ça le syndrome fonds de pension, puisque, exception culturelle ou pas, il s'agit là non pas d'un cas très particulier, parisianiste, mais d'une mutation générale des rythmes d'accumulation des richesses. C'est ainsi, désormais, les détenteurs du capital (petits actionnaires, cadres stock-optionnés ou rares propriétaires de leur outil de travail) ont un rapport purement spéculatif avec les entités abstraites qu'ils possèdent. Quelques économistes ont d'ailleurs souligné les risques de cette financiarisation à courte vue qui abolit à mesure toute politique durable d'investissement. En ce sens, la mort subite, sous son ancienne forme, du Seuil S.A. fait partie d'une tendance déjà mondialisée. Caricaturalement, c'est un petit échantillon de la bourgeoisie d'antan – les chevaliers d'industrie – qui est en train d'entrer dans le nouveau monde des sociétaires anonymes, des post-salariés par capitalisation et des cadres sans dépendance fixe.

Du côté La Martinière, on est face à un *universal publisher new-look* dans toute sa fragile splendeur : douze ans d'existence, deux ou trois gros succès déclinés plus que de raison, une vingtaine d'absorptions de maisons d'édition pour grandir à marche forcée et, derrière, un *pool* actionnarial composite (où le secteur du livre est très minoritaire). Ici, structurellement, il n'est plus question d'avoir une stratégie sur le contenu des publications à l'horizon d'une ou deux générations, de penser au-delà du temps présent, mais selon des échéances purement financières, entre remboursements bancaires (pression permanente des dettes abyssales) et renflouements partiels (revente « par appartements » de certains secteurs valorisables). Le fonds du catalogue cède la place au fonds capitalistique. À cette

échelle, macro-économique, on ne saurait plus vraiment faire commerce de livres, on prend et remet sur le marché des filiales, parfois rebaptisées en latin de cuisine, parfois sous leur prestigieux nom originel.

Pas de nostalgie inutile pour le capitalisme à la papa, mais il est certain que cette ère d'extrême turbulence porte en elle un mode de pensée et d'agir *immédiatiste* – autant par addiction au stress que par appât du gain facile – incompatible avec une autre conception de l'édition, celle des cycles longs de maturation hors contingences de mode, celle des investissements sur une politique d'auteur ou d'archivage patrimonial. D'où la probable reconstruction, à la périphérie des deux ou trois groupes rescapés de la guerre fratricide en cours, d'entités nouvelles, coopérant pour leur distribution et leur diffusion, s'associant de toutes les manières possibles sans abdiquer leur autonomie éditoriale.

Ce n'est pas un vœu pieux, mais plutôt l'intuition que l'économie du livre n'est pas assez rentable pour intéresser longtemps encore les industriels du loisir de masse, et donc qu'il faut déjà se préparer à l'après de cette hyperconcentration. Et se convaincre aussi que l'homogénéisation pathétique de la production produit surtout un trop-plein de vide et, ce faisant, suscite *a contrario* l'envie chez les lecteurs et les libraires d'aller chercher ailleurs, de soutenir à contre-courant de nouvelles expériences minoritaires et hétérodoxes.

Quant à tous ceux qui, avec ce cynisme résigné qui leur sert de plan de carrière, prétendent le contraire – « Ça a toujours été comme ça ! Ça ne sert à rien de vouloir changer ! Il y a toujours eu le pire et le meilleur... Pas d'angélisme puéril ! » –, ils seront les premiers débarqués, puis repris ailleurs, puis

congédiés et ainsi de suite, au gré de tel *best-seller* ou d'une telle mévente que... bonjour, au revoir. À ces éternels débaucheurs-débauchés, ces déclineurs de *one-shot* sur le déclin, ces mercenaires du goût du jour sans lendemain, on souhaite bien du plaisir, compulsif, entre sièges éjectables et chaises musicales.

[Le scénario de rachat du Seuil fut d'abord présenté par la vingtaine de personnes directement concernées par les bénéfiques comme l'unique solution possible, le seul recours avant la catastrophe... Autopersuasion, naïveté et rouerie..., le tour fut joué en continuant à vénérer dans le vide l'immuabilité éternelle du Seuil, et sans que personne, ou presque, parmi les salariés, ne réalise pleinement, avant plusieurs mois, qu'une page était définitivement tournée. Pour la suite, on aura idée de l'état de choc du personnel en lisant n'importe quel article de presse sur des cas équivalents chez Moulinex ou SEB, juste une boîte malmenée après cession-acquisition, avec ses AG houleuses, ses démissions en chaîne, ses dépressions en boucle et cet ultime paradoxe syndicaliste : la clause de conscience âprement négociée pour ceux qui auraient à subir des « dégradations de leurs conditions de travail » aura, in fine, surtout profité à une infime minorité de cadres supérieurs, partis avec de très copieux chèques en forme de golden-parachutes. Ironie du sort social.]

Nouveau management et inculturation des élites

Une tradition a longtemps voulu que commerciaux, fabricants ou éditeurs soient issus, à travers des parcours moins atypiques que chacun ne le croyait, d'un apprentissage « sur le tas », autrement dit ayant gardé la mémoire existentielle de tous les maillons de la chaîne du livre – et souvent d'un passage

formateur comme simple employé en librairie. Cette tradition était encore sensible au Seuil à la fin des années 1990, renforcée par d'autres signes d'attachement volontaristes : telle ou tel comptable, contrôleur de gestion, correcteur ou coursier justifiant ses choix de carrière (salaire inférieur en moyenne au même poste dans d'autres branches) par une attirance de longue date pour ce « produit » plutôt qu'un autre : le livre. Cependant, une tendance diamétralement opposée se profilait déjà à l'horizon : ceux qui, gestionnaires ou commerciaux pour la plupart, provenaient d'autres secteurs, culturels ou pas. La force d'inertie, diront certains, d'une vieille maison comme Le Seuil avait sans doute duré plus longtemps qu'ailleurs et empêché que la révolution managériale des années 1980 s'y développe au rythme de la société tout entière.

C'est ce retard qu'est venu combler, symboliquement d'abord, et bientôt dans les faits, le rachat par le groupe La Martinière. À cet égard, le positionnement de son P.-D.G. lors d'un premier symposium à l'Espace Cardin en disait long : « *Ça ne va pas faire plaisir à tout le monde, mais je suis éditeur et manager.* » Outre la nomination d'un directeur-adjoint issu d'une *business school* américaine à un poste stratégique, c'est, en filigrane, la remise aux normes du Seuil qui se jouait là, les premiers signes, après absorption, d'une entrée dans la logique technocratique qui prévalait déjà chez Hachette ou son frère jumeau ex-Vivendi. En dix-huit mois, plusieurs dizaines d'individus issus de l'ancien modèle de promotion interne et d'affinité livresque ont quitté le navire, laissant vacants des postes vite reprofilés selon la terminologie *ad hoc* : « chefs de produits », par exemple. Sans s'attarder sur ce point sensible, on pourrait d'ailleurs relire le formidable *bug* de Volumen à l'automne 2004

comme une forme de *rejet* transitoire après la greffe à marche forcée d'un nouveau modèle technocratique de distribution (logistique et informatique) faisant violence à l'économie informelle du Seuil, autrement dit, au reste d'attachement de son personnel à des usages éthiques qualitatifs et des pratiques comptables solidaires avec la librairie indépendante.

Dans l'édition, l'impact des mutations du recrutement n'est pas forcément lisible de l'extérieur, parce qu'on veille toujours à préserver l'autonomie apparente des contenus éditoriaux, mais c'est là justement que ça se corse. À force de croire que la distinction qualitative d'une maison tient aux quarterons de noms propres de son staff éditorial, on se leurre gravement. Aujourd'hui plus qu'hier, les décisions périphériques tenant aux logiques de distribution, de diffusion, de fabrication et de gestion des coûts sont primordiales pour déterminer le nombre, la nature, les prix, les tirages, les mises en place et le retour sur investissement de chaque livre. Le rôle de l'éditeur n'intervient, d'une certaine manière, qu'en bout de chaîne. Or, il est évident que seule l'adhésion à une culture commune de tous les secteurs concernés peut permettre les choix éditoriaux, esthétiques ou patrimoniaux, prévus comme peu rentables ou déficitaires. Il n'y a pas de libre-arbitre éditorial *a priori*, mais un enchaînement solidaire de décisions qui concernent tous les services, et qui déterminent soit un nivellement par le bas censé maximiser les profits sur la majorité des titres, soit une large mutualisation des livres à perte (la plupart) et des bonnes ventes (rares vaches à lait), en vue de défendre la diversité et la densité d'un catalogue sur la durée.

De ce point de vue, la politique de recrutement des cadres a un poids essentiel sur la politique d'auteur. Élargissons un

peu, hors Seuil, le bilan en trompe-l'œil de ces deux dernières décennies. L'évolution la plus frappante tient sans doute à cela : le recrutement systématique dans le vivier des écoles de management, des filières marketing ou de communication, a provoqué un changement de nature des futurs cadres supérieurs, et une mutation des mentalités décisive. Désormais, ici comme ailleurs, l'élite des décideurs affiche son indifférence envers le contenu des livres, sa défiance envers le « trop littéraire » ou les sciences humaines « trop pointues » et même son mépris épidermique envers le temps mort de la lecture personnelle. Pour la nouvelle caste dominante, l'inculture affichée fait désormais partie du bagage néoculturel, celui du savoir-faire commercial, du faire-savoir marketing et de la *novlangue* managériale. Sciences dures de la motivation-vente et/ou fétichisme livresque passéiste font tellement mauvais ménage que, dans l'édition, deux mondes se regardent désormais en chiens de faïence.

[Ce bilan fait d'ailleurs écho à un problème politique plus large, la focalisation de nombreux maîtres à penser, dans les discours médiatisés, sur l'inculture de masse, de l'illettrisme crasse des jeunes suburbains aux sous-cultures ethniques abêtissantes des banlieues. Vieille rengaine dont on pourrait retrouver trace, mot pour mot, dès les années 1900, chez certains faux prophètes de la décadence terrorisés par les classes dangereuses. On s'étonnera que ces écrivains rassis et autres observateurs patentés du malaise social aient préféré stigmatiser à distance les pauvres-nés, plutôt que de montrer dans leur propre milieu cet irrésistible mouvement d'inculturation des élites, cette montée en puissance de l'arrogance anti-intellectualiste en haut

de la pyramide hiérarchique, bref, ce refus d'assumer chez ces parvenus du business la mémoire patrimoniale de l'humanisme bourgeois. Chacun voit poindre la Barbarie là où ça l'arrange, en s'aveuglant du reste.]

Crise de la transmission et politiques du pire

Fort de notre petit panorama pessimiste, on devine que les managers de l'avenir voudraient bien résumer la crise actuelle à une simple querelle entre les Anciens (érudits demeurés au stade artisanal) et les Modernes (réalistes de l'offre et de la demande consumériste). À ceci près que les prétendus modernistes tremblent déjà devant l'espace de gratuité de la diffusion des savoirs qui, sur Internet, redistribue les cartes selon des codes moins mercantiles et vulgairement vulgarisés qu'il n'y paraît, mais ceci est une autre histoire, qui les attend au tournant.

En guise d'épilogue, prêtons quelque attention à l'aspect générationnel de la mutation en cours. Dans le bastion purement éditorial, chacun aura remarqué l'importance des quinqu- et sexagénaires ayant été imprégnés par ledit soixante-huitardisme, soit politiquement (en tant que frères ennemis mao-trotsky-libertario-situs), soit existentiellement (par le biais de l'underground rock et black, du psychédéisme stupéfiant *made in Goa* et Ibiza ou du libre-échange sexuel sans entraves, etc.). Parmi cette *multi-beat generation* – ultra-minoritaire à son époque, rappelons-le, et déjà scindée entre petits chefs arrivistes et explorateurs sans retour ni profit de *terra incognita* –, beaucoup sont morts ou survivent dans une fidélité anonyme à ce qu'ils ont été, certains œuvrant d'ailleurs sans tapage ni lauriers dans l'édition d'aujourd'hui. D'autres ont vite conquis des places de choix dans la presse, la publicité ou les

industries culturelles. Aux commandes du secteur éditorial, ces hommes-sans-passé abondent, icônes d'un âge révolu (et plus jamais révolutionnaire d'aucune manière, c'est promis...), à l'apogée finissante de leur gloire.

La plupart ont fait carrière à l'image même de leur repentir, par réajustements successifs ou virages plus brutaux. Ils ont d'abord fait allégeance aux lois impérieuses du marché, puis, jetant l'eau du bain avec leur propre baby-boom contestataire, fait alliance au milieu des années 1980 avec leurs pires ennemis d'adolescence, ces têtes molles du business et ces peine-à-jouir du bilan comptable. Pour avaler l'austère couleuvre de leur normalisation libérale et panser les petites blessures narcissiques de l'ancien temps, il a aussi fallu qu'ils légitiment *a posteriori* les volte-face de leur parcours avec un discours de façade. En ce sens, Le Seuil a été un lieu, parmi tant d'autres, d'élaboration de cette posture, dont on ne doit surdimensionner ni l'importance ni la banalité trop humaine, mais dont on doit mesurer les ravages idéologiques auprès des générations suivantes.

Quitte à abuser de généralités, tentons ici de synthétiser les tenants et les aboutissants de cette mauvaise conscience aujourd'hui à l'œuvre : « Nous avons été les rejetons turbulents de la Deuxième Guerre mondiale, nous avons cru à un ultime avatar de l'engagement, comme inscription dans la légende historique, mais c'est fini. Nous avons expérimenté tous les paradis artificiels et connu le désenchantement jusqu'à l'overdose, tous les karmas de l'émancipation sexuelle et leur sanction virale, tous les -ismes de la République des Égaux et leur lutte armée pseudo-prolétarienne. Bref, nous sommes les derniers à avoir goûté aux fruits défendus de la liberté et,

aussitôt après, aux remords indigestes qui nécessairement s'ensuivent... Mais, vous, pauvres jeunes ignares d'aujourd'hui, sachez bien que c'est fini et n'y revenez plus. À nous l'expérience douce-amère du romantisme existentiel, à vous le pâle horizon du pragmatisme illimité. Puisque c'est comme ça, rappelez-vous que ça ne sera plus jamais comme avant. Nous sommes les rebelles crépusculaires d'un Éden perdu, vous êtes les idiots consentants de la Fin de l'Histoire. Et d'ailleurs, incultes-nés que vous êtes par la seule faute d'être nés après nous, cette société du spectacle désintégrant, sans mémoire, sans solidarité, sans supplément d'âme, vous la méritez parce qu'elle vous vaut bien. Quant à feu la littérature *made in France*, ce ne sont que vieilles lunes et C^{ie} ! Enfants gâtés des avant-gardes moribondes, nous avons tari tous les possibles à la source, il n'y aura pas d'après à Saint-Germain-des-Prés. Grand dommage, mais la phase terminale de notre postérité exige que vous fassiez votre deuil de tout espoir hors la médiocrité marchande. En notre lointaine jeunesse, nous avons cru tuer le Père, pure forfanterie, l'heure est venue d'enterrer nos fils pour mille ans, sans qu'aucune fleur n'ose repousser sur nos anciens terrains d'aventure. »

On m'objectera que cette nostalgie catastrophiste tient surtout au retour d'âge et que, de toute éternité, cette maladie sénile du jeunisme repentini a toujours existé sans empêcher le renouveau cyclique des œuvres, des êtres et des choses. Certes, mais l'analyse critique de cet *ethos* dominant fait partie des actes fondateurs de l'avenir. Et l'on ne doit pas sous-estimer la puissance autoréalisante de ces prophéties bileuses. Ceux qui, chacun selon son style et sa gueule de bois, prônent la résignation cynique à la massification des bas produits

culturels, ne font que justifier leur propre bassesse en invoquant une prétendue ignorance chez la masse marchandisée des nouveaux lecteurs, libraires, bibliothécaires, pigistes, etc. « Après nous... le déluge ! », annoncent-ils, mais à force de remâcher leur ressentiment, ce sont eux qui contribuent à la produire, cette table rase de l'édition, eux qui la désirent pour mieux finir en beauté, posthume.

Face aux ravages de ce discours implicite mais omniprésent – qu'illustre *a contrario* la très récente émergence conflictuelle d'une nouvelle génération dite « intello précaire » jusqu'ici déniée dans ses savoir-faire, sa consistance créative et ses droits sociaux par ses aînés de droite comme de gauche –, il n'est pas anodin de réaffirmer combien une part du désastre tient au refus de transmission chez ces plumitifs de malheur et combien leur tour d'ivoire testamentaire sert à occulter ce qu'il y a encore de mémoire vive et d'inventivité savante chez les milliers de jeunes auteurs d'invendus, employés nomades de librairie, stagiaires mésestimés de l'édition, thésards et vacataires de l'université, autodidactes du prêt gratuit, etc. Mais aussi chez tant d'indéniables éditeurs et rescapés discrets de ces années de plomb sans tête. Alors, quoi de neuf ? Résister à l'autodépréciation ambiante, cela passe d'abord par cette porte étroite : la simple circulation des savoirs hétérogènes mais partagés entre anciennes expériences et expérimentations nouvelles, par les espaces reconquis de la filiation affinitaire sous toutes ses formes. Modeste proposition, comme disait l'autre... *Ce n'est qu'un combat, reprenons du début.*

[*Message personnel : Amitiés à toi, Punk-007, sans qui ces deux dernières années auraient manqué et de sel et de poivre.*]